

font avec un dévouement infatigable. Tandis que la maman fait la classe proprement dite (voir gravure no 5) et apprend aux filles les innombrables travaux manuels que la vie isolée leur impose, le papa initie les garçons aux secrets de la pêche, de l'agriculture et de la chasse (voir gravure no 6). J'ai toujours été étonné de constater ce qu'à l'âge de dix-huit ans la jeune fille et le jeune homme norvégiens possèdent de connaissances théoriques et pratiques.

* *

A mesure que les enfants grandissent, les parents trouvent en eux des auxiliaires pour leur travail. Le père n'est plus seul à ramer sa barque nuit et jour pour pourvoir la table de poisson et pêcher la morue qu'il faut vendre pour payer au marchand les vêtements et les produits coloniaux (voir gravure no 7). Pendant que les filles aident la mère à soigner les vaches et à sécher le foin, les garçons agrandissent, sous la direction du père, la maison et ses dépendances, pour loger la moisson produite par les nouveaux champs défrichés et cultivés par eux. Ils construisent encore, à côté de la grande maison, une plus petite, où le père et la mère se retireront, lorsque le fils aîné sera marié, lorsque les filles auront suivi l'élu de leur cœur, lorsque les autres garçons se seront embarqués soit pour chercher fortune en des pays lointains, soit pour affronter comme marins les périls des océans. Le Norvégien aime passionnément son pays et il verserait la dernière goutte de son sang pour le défendre contre ses ennemis. Mais il aime aussi à tenter la fortune et à la suivre jusqu'au bout du monde. Parti une fois, il n'oublie pas son père et sa mère ; il leur envoie une large part de ce qu'il aura conquis.



MGR GÉLINAS, DÉCÉDÉ

Enfin, le cadet est parti (voir gravure no 8). Le vieux père lui a recommandé une dernière fois de ne jamais oublier son Dieu et sa famille. La mère n'a pas pu parler, car les larmes lui ont coupé la voix.

Maintenant, la tâche des parents est finie. Ils abandonnent la ferme à l'aîné de leurs enfants et se retirent dans leur paisible retraite, où ils finiront leurs jours en vivant de leurs souvenirs et en se préparant au suprême passage.

FIN D'ÉTÉ

Voici une des plus jolies pages qu'ait écrite le grand écrivain qui vient de disparaître, Arihur Buies.

Quoi ! déjà passés, beaux jours de l'été, jours d'algues et de vie ! Mais il me semble que c'est hier que les bourgeois s'ouvraient, que les gazons se couvraient de leur tendre et grasse toison, que la montagne de Montréal s'inondait de son feuillage doré, en se gonflant comme une vaste mamelle sous les embrassements des longs soleils de juin et de juillet ! Déjà passés ! Déjà tombent mortes, jaunes et desséchées, aussitôt emportées par le vent qui les caressait naguère, ces feuilles que nous avons vues, il y a quatre mois à peine, sortir si fraîches de leurs bourgeons, grandir doucement comme si elles avaient un long temps devant elles, épaissir petit à petit les bois, répandre à larges ondées les bienfaisants ombrages et remplir l'air de parfums si doux et purs comme ceux

du matin après la rosée ! Hélas ! hélas ! sitôt ! Et déjà la nature agonise, et la brise passe en sifflant dans les forêts dépouillées, elle qui se plaisait à jouer dans leur épaisse chevelure et à s'y endormir en rendant de si tendres murmures, que les petits oiseaux baissaient leur chant pour l'écouter ou se plaindre avec elle.

Divins gazouillements des petits êtres ailés, fugitifs et vivants concerts de la nue, qu'êtes-vous devenus ? Hélas ! plus de voix dans les ramilles, plus de mystères dans les bois, plus de rêves dans les sentiers ombreux, plus de gais rayons de soleil se faufilant à travers les bosquets enchantés, rien, rien que des chants qui s'éteignent, des feuilles qui tombent et des cieux qui se voilent. Ah ! était-ce donc là les promesses du radieux printemps ? Soleil de juin, qu'as-tu fait de tes feux si prodigieux ? Où portes-tu maintenant ta course rayonnante ? A quels rivages lointains vas-tu désormais porter la chaleur et la vie ? Déjà tu nous quittes, trompeur amant de la plus belle nature que jamais aient éclairée tes rayons ; oui, voilà déjà le sombre automne qui s'avance après un été d'un



LE NOUVEAU ROI D'ANGLETERRE A L'ÂGE DE 20 ANS
LORSQU'IL EST VENU A MONTRÉAL

jour ; à son approche la nature, elle, a pleuré et sangloté en vain, déjà il la couvre de brouillards, de pluies après et froides, ne lui laisse apercevoir qu'un ciel muet et morose, et la dépouille violemment avant de l'envelopper du linceul qu'elle portera pendant six mois encore.

Et toi, grand Saint-Laurent, tes ondes aussi ne sont plus les mêmes. Elles les roulent tristement vers des rivages désertés des bruyants ébats qui les animèrent pendant les beaux jours ; elles ne portent plus les joyeuses promenades de la jeunesse amoureuse des plaisirs ; elles n'ont plus le bleu limpide qui reflétait la nue ardente ; le soleil ne les échauffe plus des mêmes rayons ; elles frissonnent sous des vents pleins de froidure, et leur azur éclatant est remplacé par les couleurs mornes dont les teint un ciel dépouillé de ses feux et rempli de son deuil.

Trois mois seulement, et c'est tout. Mais quels mois ! O transports, ô ivresses de la vie ! Est-il rien comme de passer trois mois sur les bords du grand fleuve, loin, bien loin de la ville, là où ses flots salés, couvrant un espace de dix lieues entre les deux rives, jettent dans l'air toute espèce de senteurs vivifiantes qui renouvellent l'âme et le corps, insufflent dans l'être tout entier des sentiments et une force inconnus, et relèvent vers les grands objets la pensée fatiguée de la scène puérile du monde, du vain mouvement des hommes et de leurs misérables disputes ?

Ah ! délicieuses soirées de juillet et d'août, piques niques champêtres, danses sur l'herbe, excursions aux îles et aux lacs lointains, courses à deux dans ces lieux discrets que le plaisir dédaigne et que recherche l'amour, longues promenades sur les grèves toujours retentissantes de mille échos épars, rêveries profondes

et suaves dans les lieux solitaires, petits voyages improvisés, remplis d'épisodes réjouissants et de charnants imprévus, causeries prolongées au clair de la lune, sous une brise tiède et embaumée, il faut donc vous dire adieu et pour toute une longue année encore ! Eh bien ! oui, adieu, adieu pour toujours, été de 1884, tu n'es plus maintenant qu'un souvenir et nos cœurs portent ton deuil, comme la nature entière à laquelle vient t'arracher le silencieux et inexorable automne.

Allons ! nous voilà revenus à la ville et, de nouveau nous allons reprendre le bât sacré du travail, la tâche de chaque jour visiblement accomplie. Faisons assez de choses d'ici à juillet prochain pour mériter d'aller nous ébattre encore pendant trois mois dans le ravissant séjour du *farniente*, du *farniente* à l'eau salée, bien entendu, car celui de l'eau douce est un insipide et incolore habitacle qui ne vaut pas un seul de nos désirs. Donc, nous allons travailler ferme pendant neuf mois encore ; c'est le terme extrême au bout duquel nul mortel sur terre n'aura le droit d'exiger de nous seulement une virgule. Mais quels prodiges littéraires nous allons accomplir pendant ces neuf mois ! Vous ne tarderez pas à voir cela, chers lecteurs et vous surtout, chères lectrices, qui pensiez déjà être quêtes ; vous nous croyez peut-être un peu ramolli, du moins fatigué par les excès de... la convivialité, eh bien ! vous allez nous trouver aussi jeune qu'il y a vingt ans, capable d'enfanter et de créer encore à l'inouï.

Si l'on nous invite à dîner chez quelque honnête famille durant ces neuf mois, nous accepterons, bien



L'HÉRITIER PRÉSUMPTIF DE LA COURONNE
D'ANGLETERRE

entendu ; j'ai vu un temps, croyez-le, je vous en prie, où je ne savais pas du tout où je ne pourrais dîner le soir ; ça sera à titre de compensation. Si même nous recevons de temps à autre un billet ainsi conçu : Mme X ou Trois Étoiles prie M. Buies de lui faire le plaisir de passer la soirée chez elle le... le... n'importe ; nous lui ferons ce plaisir avec empressement et nous nous rendrons aimable, parce que cela est dans notre nature ; mais, en dehors de cela, pas de temps perdu, pas de faiblesses, pas de déraillements, pas de... vous savez ?... Bien, voilà qui est compris. Aidez-moi à remplir ce programme héroïque, lecteurs de la *Patrie* ; vous aurez fait une œuvre méritoire, et le bon Dieu vous bénira", comme dans la chanson ; moi aussi.

Maintenant, il s'agit de se retrouver, de se remettre d'aplomb, après trois mois passés loin du centre des affaires et du mouvement, loin des journaux, loin de tout contact étranger, de toute communication extérieure. Que se passe-t-il dans le monde de ce temps-ci ? Je vois que les traducteurs de dépêches et les rédacteurs de faits-divers font encore des énormités ; c'est la règle et l'on n'en sortira jamais ; passons. La *Patrie* a beau corriger une faute tous les jours ; quand il s'en commet cinquante, cela ne peut pas la mener bien loin, d'autant plus que plus elle corrige, moins on se corrige ; mais enfin, c'est tous les jours cela. Une faute, mes amis, une faute par jour, quand le juste lui-même pêche sept fois ! Ah ! pousse toujours, Cyprien.